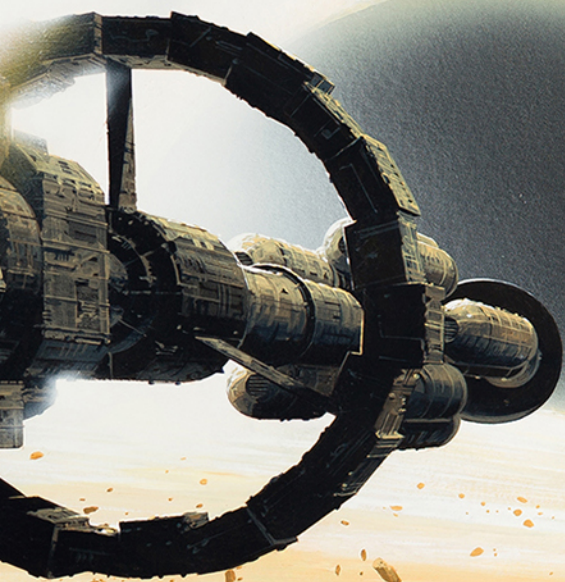


PETER WATTS

AU-DELÀ DU GOUFFRE



Peter Watts

Au-delà du gouffre

Ouvrage proposé par Ellen Herzfeld & Dominique Martel

traduit et harmonisé par Gilles Goulet

coédition
le Béalial' & Quarante-Deux

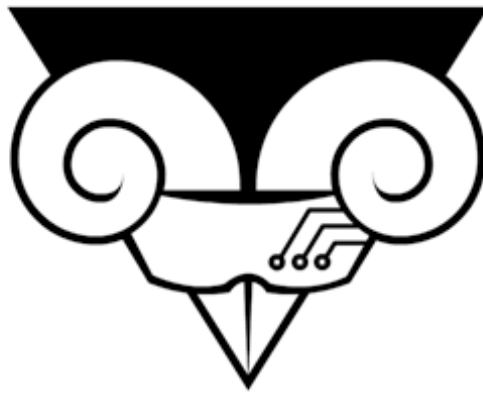




Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

© 1990, 1994, 1998, 1999, 2001 2004, 2005, 2008, 2009, 2010, 2013 & 2014, Peter Watts

© 2015n Jonathan Crowe

Traduit de l'anglais (Canada) par Pierre-Paul Durastanti, Gilles Goulet, Erwann Perchoc, Roland C. Wagner

© 2016, le Bérial' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois), pour la présente coédition

Illustration de couverture © 2016, Manchu

ISBN : 978-2-84344-905-5

Parution : novembre 2016

Version : 1.0 — 14/11/2016

- *Les Choses* (2010, *Utopiales 2010*, 2010 – prix Shirley Jackson 2011)
- *Le Malak* (2010, *Bifrost* n°64, le Béliat', 2011)
- *Ambassadeur* (2001, inédit)
- *Nimbus* (1994, *Solaris* n°143, 2002, traduction inédite)
- *Le Second avènement de Jasmine Fitzgerald* (1998, inédit)
- *L'Île* (2009, *Bifrost* n°61, 2011 – prix Hugo 2010)
- *Éclat* (2014, inédit)
- *Géantes* (2013, inédit)
- *Un mot pour les païens* (2004, inédit)
- *Chair faite parole* (1994, inédit)
- *Les Yeux de Dieu* (2008, inédit)
- *Hillcrest contre Velikovski* (2008, inédit)
- *Éphémère* (2005, inédit)
- *Le Colonel* (2014, inédit)
- *Une niche* (1990, *Bifrost* n°54, 2009 – prix Aurora 1992)
- *Maison* (1999, inédit)
- *En route vers la dystopie avec l'optimiste en colère* (2013, inédit)
- *Dieu et les machines* (Jonathan Crowe, 2015, inédit)

Raisonnement, suite

LE PLURIEL COMMENCE à trois. Après Greg Egan, Ken Liu et aujourd'hui Peter Watts, il est peut-être temps de formaliser ce qu'il y a de singulier dans les activités communes à Quarante-Deux et au Béliâl'. En substance, faire en sorte que les lecteurs — et les auteurs — de Science-Fiction en français aient accès à l'essence du genre tel qu'il se pratique ailleurs, c'est-à-dire aux textes courts qui le font évoluer bien plus que toute forme de roman, et puissent ainsi contribuer immédiatement à la Conversation globale sans attendre vingt ans ci ou trente là que quelqu'un s'avise qu'il y a lieu de faire traduire ci ou ça, de manière sporadique et non organisée. Dans l'euphorie de l'instant, on serait presque tenté de créer une nouvelle collection pour ce faire. Mais à la réflexion, et en regardant autour de soi, de singularité on voit bien qu'il n'y a point : d'autres personnes, d'autres éditeurs ont et ont eu de tout temps le même désir, parmi lesquels Denoël avec Ted Chiang ou Vandana Singh en remontant même jusqu'à John Varley et Orson Scott Card (*oui*, Orson Scott Card), le Diable vauvert avec Paolo Bacigalupi, le Béliâl' lui-même avec Robert Charles Wilson et la collection « Une heure-lumière », etc. Nos actions se résumeront donc à une simple contribution à l'effort commun, qui restera de fait non nommée, même si le logo de la page 3 tend à la signaler.

Pour revenir à Peter Watts, précisons avant de commencer qu'il ne s'agit pas d'un écrivain mais d'un auteur de Science-Fiction, en ce sens qu'il n'utilise pas les méthodes habituelles pour apprivoiser le lecteur et l'accompagner dans son cheminement. Si les personnages ont un passé commun et le savent, il ne faut alors pas s'attendre à ce qu'ils se le rappellent en cours de dialogue ou lors d'une pensée, et c'est finalement lorsque l'on arrive au mot « fin », réel ou virtuel, que tout peut magnifiquement s'éclairer si et seulement si l'on reprend immédiatement la lecture à la première ligne... Vlad Nabokov nous confirme qu'il n'y a pas de bons lecteurs, mais uniquement de bons relecteurs ; cela n'a jamais été aussi vrai qu'ici. Nous avons même été parfois amenés à changer l'ordre des nouvelles (qui se répondent) sans respecter la stricte chronologie des événements parce qu'en quelque sorte c'était plus abordable ainsi. Et nous ne parlerons pas du premier texte, qui n'est appréciable dans toute sa puissance et son originalité science-fictionnelle que si l'on a revu récemment *La Chose* de John Carpenter, ni du « Colonel », qui bénéficie d'une révision préalable de *Vision aveugle*. Nous voilà donc prévenus, mais chut... gardons tout cela entre nous ; ceux qui ne lisent pas les avant-propos n'en sauront jamais rien, et pour eux...

- I -

Les Choses

traduit de l'anglais par Roland C. Wagner,
harmonisé par Quarante-Deux

LA, JE SUIS Blair. Je m'échappe par l'arrière tandis que le monde entre par l'avant.

Là, je suis Copper. Je me lève d'entre les morts.

Là, je suis Childs. Je garde l'entrée principale.

Les noms n'ont pas d'importance. Ce sont des symboles, rien de plus ; toutes les biomasses sont interchangeable. Ce qui importe, c'est qu'elles sont tout ce qui subsiste de moi. Le monde a brûlé tout le reste.

Je me vois par la fenêtre qui avance à grandes enjambées dans la tempête, étant Blair. MacReady m'a dit de brûler Blair s'il revient tout seul, mais MacReady pense toujours que je suis l'un de lui : non, je parais Blair et je suis à la porte. Là, je suis Childs, et je me fais entrer. Je partage une brève communion, des vrilles se tordent à partir de mes visages et s'entremêlent : je suis BlairChilds échangeant des nouvelles du monde.

Le monde m'a découvert. Il a trouvé mon terrier sous la cabane à outils, le vaisseau de sauvetage à moitié terminé, fabriqué en cannibalisant des viscères d'hélicoptères hors d'usage. Le monde s'occupe de détruire mes moyens d'évasion. Puis il reviendra pour s'occuper de moi.

Il ne reste qu'une seule option. Je me désintègre. En étant Blair, je vais partager le projet avec Copper et me nourrir de la biomasse en putréfaction autrefois nommée *Clarke* ; tant de changements en un temps si court ont dangereusement diminué mes réserves. Étant Childs, j'ai déjà consommé ce qui subsistait de Fuchs et j'ai reconstitué mes réserves pour la phase suivante. Je jette le lance-flammes sur mon dos et je sors dans la longue nuit antarctique.

Je vais partir dans la tempête, pour ne jamais revenir.

*

J'étais tellement plus, avant l'accident. J'étais un explorateur, un ambassadeur, un missionnaire. Je me suis répandu à travers le cosmos, j'ai rencontré des mondes sans nombre, partagé la communion : ce qui était adapté remodelait ce qui ne l'était pas et l'univers tout entier se

propulsait vers le haut en de joyeux incréments infinitésimaux. J'étais un soldat, en guerre contre l'entropie elle-même. J'étais la main même par laquelle la Création se perfectionne.

J'avais tant de sagesse. Tant d'expérience. À présent, je suis incapable de me rappeler toutes les choses que je savais. Je peux seulement me rappeler que je les savais autrefois.

Je me souviens de l'accident, cependant. Il a tué sur le coup l'essentiel de ce rejeton, mais une petite partie a rampé hors de l'épave : quelque mille milliards de cellules, une âme trop faible pour continuer à les contrôler. La biomasse rebelle s'est séparée en dépit de mes tentatives les plus désespérées pour me maintenir en un seul morceau : de petits grumeaux de viande frappés de panique, faisant pousser instinctivement les membres dont ils parvenaient à se souvenir, n'importe lesquels, et qui fuyaient sur la glace en feu. Le temps que je reprenne le contrôle du reste, les flammes s'étaient éteintes et le froid se rapprochait de nouveau. Je suis tout juste arrivé à développer assez d'antigel pour empêcher mes cellules d'éclater avant que la glace ne me prenne.

Je me souviens aussi de mon réveil : des faibles frémissements de sensations en temps réel, des premières braises de cognition, de la chaleur qui bourgeonnait lentement à partir de la conscience tandis que le corps et l'âme s'étreignaient après leur long sommeil. Je me souviens des rejetons bipèdes qui m'entouraient, des étranges pépiements qu'ils émettaient, de l'étrange *uniformité* de leurs schémas corporels. Comme ils paraissaient inadaptés ! Comme leur morphologie paraissait *inefficace* ! Même handicapé, je pouvais voir tant de choses à réparer. Alors je suis allé à leur rencontre. J'ai communiqué. J'ai goûté la chair du monde...

... et le monde m'a attaqué. Il m'a *attaqué*.

J'ai laissé l'endroit en ruines. Il se trouvait de l'autre côté des montagnes — on l'appelle ici le *Camp norvégien* — et je n'aurais jamais pu franchir une telle distance dans une peau de bipède. Par bonheur, il y avait une autre forme disponible, plus petite mais mieux adaptée au climat local. Je me suis caché en elle pendant que le reste de moi-même ripostait à l'attaque. Je me suis échappé sur quatre pattes dans la nuit, laissant les flammes qui s'élevaient couvrir ma fuite.

Je n'ai pas cessé de courir avant d'arriver ici. J'ai circulé parmi ces nouveaux rejetons en portant une peau de quadrupède ; et, parce qu'ils ne m'avaient pas vu prendre d'autre forme, ils n'ont pas attaqué.

Et lorsque je les ai assimilés à leur tour — lorsque ma biomasse a changé et coulé en formes inconnues des yeux locaux —, j'ai partagé cette communion dans la solitude, car j'avais appris que le monde n'aime pas ce qu'il ne connaît pas.

Je suis seul dans la tempête. Je suis un habitant des profondeurs sur le plancher d'une mer trouble et étrangère. La neige passe autour de moi en stries horizontales ; là où elle rencontre des ravines ou des affleurements, elle tournoie en petites tornades aveuglantes. Mais je ne suis pas tout à fait assez loin, pas encore. Quand je regarde en arrière, je vois toujours le camp qui brille, tapi dans les ténèbres, un mélange trapu et anguleux d'ombre et de lumière, une bulle de chaleur dans l'abysse hurlant.

Il plonge dans les ténèbres tandis que je le regarde. J'ai fait sauter le générateur. Désormais, il n'y a pas d'autre lumière que les balises le long des cordes de guidage : des rangées d'étoiles bleu pâle que le vent fouette d'avant en arrière, constellations d'urgence pour guider la biomasse perdue jusque chez elle.

Je ne rentre pas chez moi. Je ne suis pas assez perdu. J'avance obstinément dans les ténèbres jusqu'à ce que les étoiles elles-mêmes disparaissent. Le vent porte jusqu'à moi les cris faibles d'hommes effrayés et en colère.

Quelque part derrière moi, ma biomasse déconnectée se regroupe en formes plus vastes et plus puissantes en vue de l'affrontement final. J'aurais pu m'y joindre moi-même, tout en un : choisir l'unité plutôt que la fragmentation, me résorber et trouver le réconfort dans le plus grand tout. J'aurais pu ajouter ma force à la bataille à venir. Mais j'ai choisi une autre voie. Je préserve les réserves de Childs pour l'avenir. Le présent ne contient rien d'autre que l'annihilation.

Mieux vaut ne pas songer au passé.

J'ai déjà passé si longtemps dans la glace. Je ne savais pas combien de temps avant que le monde n'ait réuni les indices, déchiffré les notes et les bandes du camp norvégien, identifié la position du site de l'accident. J'étais Palmer, à ce moment-là ; insoupçonné, j'ai suivi le mouvement.

Je me suis même autorisé une infime ration d'espoir.

Mais ce n'était plus un vaisseau. Ce n'était même pas une épave. C'était un fossile, enchâssé dans le sol d'une grande fosse ouverte dans le glacier à coups d'explosifs. Vingt de ces peaux se tenant les unes sur les autres auraient pu tout juste atteindre le bord de ce cratère. L'échelle temporelle a déposé le poids d'un monde sur moi : combien de temps pour que toute cette glace s'accumule ? Combien d'éons l'univers avait-il itérés sans moi ?

Et durant tout ce temps, un million d'années peut-être, je ne suis pas venu à mon secours. Je ne me suis jamais trouvé. Je me demande ce que cela signifie. Je me demande si seulement j'existe encore, ailleurs qu'ici.

Là-bas au camp, je vais effacer la piste. Je vais leur donner leur combat final, leur monstre à vaincre. Les laisser gagner. Qu'ils arrêtent les recherches.

Ici, dans la tempête, je vais retourner à la glace. J'en suis tout juste sorti, après tout ; vivant l'espace de quelques jours à peine pendant toutes ces ères sans fin. Mais j'en ai assez appris durant cette période. L'épave m'a appris qu'il n'y aurait pas de réparations. La glace m'a appris qu'il n'y aura pas de sauvetage. Et le monde m'a appris qu'ici, il n'y aura pas de réconciliation. Le seul espoir de m'échapper, désormais, réside dans l'avenir : survivre à cette biomasse hostile et perversie, laisser le temps et le cosmos changer les règles. Peut-être ce monde sera-t-il différent à mon prochain réveil.

Il s'écoulera des éons avant que je ne revoie le soleil se lever.

Voici ce que le monde m'a enseigné : que l'adaptation est une provocation. Que l'adaptation est une incitation à la violence.

Cela me semble presque obscène — une offense contre la Création elle-même — de rester prisonnier de cette peau. Elle est si mal adaptée à son environnement qu'elle a besoin d'être enveloppée dans de multiples couches de tissu pour simplement conserver sa chaleur. D'une myriade de manières, je pourrais l'optimiser : des membres plus courts, une meilleure isolation, un rapport surface/volume plus faible. Toutes ces formes que j'ai toujours en moi, et je n'ose même pas en employer une pour me mettre à l'abri du froid. Je n'ose pas m'adapter ; dans cet endroit, je ne peux que me *cache*r.

Quel genre de monde peut rejeter la *communion* ?

Qui est l'intuition la plus simple, la plus irréductible que la biomasse peut avoir. Plus on est capable de changer, plus on peut s'adapter. Et s'adapter c'est être apte, s'adapter c'est *survivre*. C'est plus profond que l'intelligence, plus profond que les tissus ; c'est *cellulaire*, c'est axiomatique. Et de surcroît, c'est *jouissif*. Communier, c'est faire l'expérience du pur plaisir sensuel d'améliorer le cosmos.

Et pourtant, même pris au piège de ces peaux inadaptées, ce monde ne *veut pas* changer.

Au début, j'ai pensé qu'il était peut-être tout simplement affamé, que ces étendues désolées et glacées ne fournissaient pas assez d'énergie pour les changements de forme routiniers. Ou peut-être s'agissait-il d'un genre de laboratoire : un coin anormal du monde, arraché et figé sous ces formes bizarres dans le cadre d'une obscure expérience sur le monomorphisme dans les environnements extrêmes. Après l'autopsie, je me suis demandé si le monde n'avait pas tout simplement *oublié* comment changer : incapable de toucher aux tissus, l'âme ne pouvait les

modeler, et le temps, le stress et la faim chronique pure et simple avaient effacé le souvenir qu'elle avait pu le faire un jour.

Mais il y avait trop de mystères, trop de contradictions. Pourquoi ces formes *précises*, qui convenaient si mal à leur environnement ? Si l'âme était coupée de la chair, qu'est-ce qui maintenait la chair ensemble ?

Et comment ces peaux pouvaient-elles être si *vides* lorsque je m'y suis installé ?

J'ai l'habitude de découvrir de l'intelligence partout, dans chaque partie de chaque rejeton. Mais il n'y avait rien à quoi se raccrocher dans la biomasse sans conscience de ce monde : rien que des conduits, transportant ordres et données entrantes. J'ai communiqué alors qu'on ne me l'offrait pas ; les peaux que j'ai choisies ont lutté et succombé ; partout, mes vrilles ont infiltré l'électricité humide des structures organiques. J'ai vu par des yeux qui n'étaient pas tout à fait les miens, j'ai commandé des nerfs moteurs pour mouvoir des membres encore composés de protéines étrangères. J'ai porté ces peaux comme j'en ai porté d'autres sans nombre, j'ai pris les commandes et laissé l'assimilation des cellules individuelles suivre à son propre rythme.

Mais je ne pouvais que porter le corps. Je ne trouvais aucun souvenir à absorber, aucune expérience, aucune compréhension. La survie dépendait de ma capacité à me fondre dans le décor, et il ne suffisait pas de simplement avoir *l'aspect* du monde. Je devais *agir* comme lui — et pour la première fois, aussi loin que remontait ma mémoire, je ne savais pas comment faire.

Plus effrayant encore, ce n'était pas nécessaire. Les peaux que j'avais assimilées continuaient à bouger, *toutes seules*. Elles discutaient et effectuaient leurs rondes comme convenu. Je n'y comprenais rien. Mes fibres s'infiltraient plus loin dans les membres et les viscères à chaque instant qui passait, à l'affût de signes du propriétaire d'origine. Je n'ai pas trouvé d'autre réseau que le mien.

Bien entendu, la situation aurait pu être pire. J'aurais pu avoir tout perdu, être réduit à quelques cellules sans rien d'autre que l'instinct et leur propre plasticité pour les guider. J'aurais fini par me mettre à repousser — j'aurais atteint de nouveau l'intelligence, j'aurais communiqué et régénéré un intellect aussi vaste qu'un monde — mais j'aurais été un orphelin, amnésique, sans la moindre idée de qui j'étais. Au moins, cela m'a été épargné : je suis sorti de l'accident avec mon identité intacte, les formes d'un millier de mondes résonnaient toujours dans ma chair. Je n'ai pas seulement conservé le désir brut de survivre, mais aussi la

conviction que la survie possède un *sens*. Je pourrais toujours éprouver de la joie, s'il y avait une raison suffisante.

Et pourtant, j'ai été tellement plus.

La sagesse de tant d'autres mondes, perdue. Il n'en subsiste que des résumés brouillés, des souvenirs à demi oubliés de théorèmes et de philosophies bien trop vastes pour tenir dans un réseau si appauvri. Je pourrais assimiler toute la biomasse de cet endroit, reconstruire un corps et une âme avec un million de fois la capacité de ce qui s'est écrasé ici — mais, aussi longtemps que je suis pris au piège au fond de ce puits où la communion avec mon plus grand moi-même m'est refusée, jamais je ne recouvrerai cette connaissance.

Je suis un fragment si pitoyable de ce que j'étais. Chaque cellule perdue emporte un peu de mon intellect avec elle, et je suis devenu si petit. Là où autrefois je pensais, je me contente à présent de *réagir*. Que d'événements auraient pu être évités si j'avais seulement récupéré un peu plus de biomasse dans l'épave ? Combien d'options y a-t-il que je ne vois pas parce que mon âme n'est tout simplement pas assez vaste pour les contenir ?

Le monde se parle à lui-même, tout comme je le fais lorsque mes communications sont assez simples pour être transmises sans fusion somatique. Même en tant que *chien*, je pouvais capter les morphèmes caractéristiques de base — ce rejeton était *Windows*, celui-là *Bennings*, les deux qui étaient partis pour des régions inconnues dans leur machine volante étaient *Copper* et *MacReady* — et cela m'émerveillait que ces morceaux disparates restent isolés l'un de l'autre, conservent si longtemps la même forme, que l'étiquetage des aliquotes individuelles de biomasse puisse réellement servir à quelque chose.

Plus tard, je me suis caché à l'intérieur des bipèdes eux-mêmes, et ce qui se tapissait dans ces peaux hantées a commencé à me parler. Cela disait que les bipèdes étaient des *mecs*, ou des *hommes*, ou des *connards*. Cela disait qu'on appelait *MacReady Mac* de temps en temps. Cela disait que cet ensemble de constructions était un *camp*.

Cela disait être effrayé, mais peut-être la peur venait-elle seulement de moi.

On ne peut éviter l'empathie, bien entendu. Il est impossible d'imiter les étincelles et la chimie qui motivent la chair sans également les *ressentir* dans une certaine mesure. Mais là, c'était différent. Même si ces intuitions palpitaient en moi, elles demeuraient en un sens hors d'atteinte. Mes peaux erraient dans les couloirs, et les symboles cryptiques sur chaque surface (Buanderie, Bienvenue au Club, Haut/Bas) arrivaient presque à avoir du sens. Cet artefact circulaire accroché au mur

était une *pendule* ; elle mesurait le passage du temps. Les yeux du monde voletaient çà et là, et j'écumais petit à petit des bribes de nomenclature dans l'esprit de cette chose — de cette *créature*.

Néanmoins, je ne faisais que suivre un projecteur. Je voyais ce qu'il éclairait, mais il m'était impossible de le pointer dans une direction que j'aurais choisie moi-même. Je pouvais écouter, mais écouter uniquement ; jamais interroger.

Si seulement l'un de ces projecteurs s'était arrêté pour songer à sa propre évolution, à la trajectoire qui l'avait conduit à cet endroit. Comme tout aurait pu finir autrement, si seulement j'avais *su*. Mais au lieu de cela, le projecteur s'est immobilisé sur un tout nouveau mot :

Autopsie.

MacReady et Copper avaient trouvé un morceau de moi au camp norvégien : un rejeton de l'arrière-garde, brûlé dans le sillage de ma fuite. Ils l'avaient rapporté — carbonisé, tordu, figé en pleine transformation — et semblaient ignorer ce que c'était.

À ce moment-là, j'étais Palmer, et Norris, et chien. Je me suis rassemblé avec le reste de la biomasse et j'ai regardé Copper m'ouvrir et sortir mes entrailles. Je l'ai regardé déloger quelque chose de derrière mes yeux : un genre d'*organe*.

Il était malformé et incomplet, mais ses composants essentiels étaient assez évidents. Il ressemblait à une grosse tumeur plissée, à une compétition cellulaire devenue folle — comme si le processus même qui définit la vie s'était d'une certaine façon retourné contre elle. Il était tellement vascularisé que c'en était obscène ; sa consommation d'oxygène et de nutriments devait avoir été largement disproportionnée par rapport à sa masse. Je ne voyais absolument pas comment une telle chose pouvait seulement exister, comment elle avait pu atteindre cette taille sans être supplantée par des morphologies plus efficaces.

J'étais tout aussi incapable d'en imaginer la fonction. Mais ensuite, j'ai commencé à regarder avec des yeux neufs ces rejets, ces formes bipèdes que mes propres cellules avaient copiées scrupuleusement et sans réfléchir quand elles m'avaient remodelé pour ce monde. N'ayant pas l'habitude des inventaires — pourquoi cataloguer des parties du corps qui ne font que se transformer en d'autres choses à la moindre sollicitation ? —, j'ai réellement *vu*, pour la première fois, cette structure enflée en haut de chaque corps. Tellement plus grosse qu'elle aurait dû l'être : un hémisphère osseux à l'intérieur duquel un million d'interfaces ganglionnaires avaient largement la place de s'installer. Chaque rejeton en avait un. Chaque morceau de biomasse portait l'un de ces énormes grumeaux de tissus tordus.

J'ai pris conscience d'autre chose, également : les yeux, les oreilles de ma peau morte avaient été reliés à cette chose avant que Copper ne la dégage. Un paquet massif de fibres courait le long de l'axe longitudinal de la peau, en plein milieu de l'endosquelette, droit vers la cavité sombre et collante où s'était trouvée l'excroissance. Cette structure difforme était câblée dans tout le corps, comme une sorte d'interface somatocognitive, en considérablement plus massif. C'était presque comme si...

Non.

Voilà donc comment cela fonctionnait. Voilà donc comment ces peaux vides se déplaçaient de leur propre volonté, et pourquoi je n'avais pas trouvé d'autre réseau à intégrer. C'était *là* : non point distribué dans tout le corps mais enroulé sur soi-même, sombre, dense et enkysté. J'avais trouvé le fantôme dans ces machines.

J'en ai eu la nausée.

Je partageais ma chair avec un cancer pensant.

Parfois, même se cacher ne suffit pas.

Je me souviens de m'être vu étalé sur le sol du chenil, une chimère ouverte sur une centaine de coutures, communiant avec une poignée de *chiens*. Des vrilles cramoisies se tordant sur le sol. Des itérations à moitié formées bourgeonnant de mes flancs, des formes de chiens et de choses qu'on n'avait jamais vues auparavant sur ce monde, morphologies désordonnées dont se souvenaient vaguement les parties d'une partie.

Je me souviens de Childs avant d'être devenu Childs, en train de me brûler vif. Je me souviens de m'être terré à l'intérieur de Palmer, terrifié que ces flammes puissent s'en prendre à ce qui restait de moi, que ce monde ait d'une certaine manière appris à tirer à vue.

Je me souviens de m'être vu tituber dans la neige en Bennings, par pur instinct. Des grumeaux noueux indifférenciés collaient à ses mains tels de grossiers parasites, plus extérieurs qu'intérieurs ; quelques fragments survivants d'un précédent massacre, estropiés et décérébrés, prenant ce qu'ils pouvaient et sortant à découvert. Des hommes grouillaient près de lui dans la nuit : des fusées éclairantes rouges à la main, des lumières bleues sur le dos, leurs visages bicolores et magnifiques. Je me souviens de Bennings submergé par les flammes, hurlant sous le ciel tel un animal.

Je me souviens de Norris, trahi par la copie parfaite de son cœur défectueux. De Palmer, mourant pour que ce qui restait de moi puisse vivre. De Windows, toujours humain, brûlé à titre préventif.

Les noms n'ont pas d'importance. Seule compte la biomasse, dont tant a été perdue. Tant d'expériences nouvelles, tant de connaissances neuves annihilées par ce monde de tumeurs pensantes.

Pourquoi me tirer du sol, alors ? Pourquoi creuser la glace, me porter sur tout ce chemin à travers les étendues sauvages et me ramener à la vie pour m'attaquer à l'instant où je me suis réveillé ?

Si m'éradiquer était le but, pourquoi ne pas se contenter de me tuer là où je gisais ?

Ces âmes enkystées. Ces tumeurs. Dissimulées dans leurs cavernes osseuses, repliées sur elles-mêmes.

Je savais qu'elles ne pourraient se cacher éternellement ; cette anatomie monstrueuse n'avait fait que ralentir la communion, elle ne l'avait pas interrompue. À chaque instant, je grandissais un peu. Je sentais que je m'enroulais autour du câblage moteur de Palmer, que je reniflais vers l'amont en suivant un million de minuscules courants. Je percevais que je m'infiltrais dans cette sombre masse pensante derrière les yeux de Blair.

C'était mon imagination, bien sûr. Arrivé à un si bas niveau, il ne s'agit plus que de réflexes, inconscients et immunisés contre la microgestion. Et pourtant, une part de moi-même voulait arrêter pendant qu'il était encore temps. J'ai l'habitude d'incorporer des âmes, pas d'être leur colocataire. Ceci, cette *compartmentation* était sans précédent. J'ai assimilé un millier de mondes plus puissants que celui-ci, mais jamais rien d'aussi étrange. Que se passerait-il lorsque je rencontrerais l'étincelle dans la tumeur ? Qui assimilerait qui ?

Là, j'étais à présent trois hommes. Le monde devenait de plus en plus méfiant, mais il ne s'en était pas encore rendu compte. Même les tumeurs dans les peaux dont je m'étais emparée ignoraient à quel point j'étais proche. Pour cela, je ne pouvais qu'éprouver de la reconnaissance — que la Création ait des *règles*, que certaines choses ne changent pas quelle que soit la forme que l'on prenne. Cela n'a pas d'importance si une âme s'étend dans toute la peau ou pourrait dans un isolement grotesque ; elle fonctionne quand même à l'électricité. Les souvenirs des hommes prenaient toujours du temps pour se former, pour passer à travers diverses barrières filtrantes qui séparaient le bruit du signal — et un judicieux jaillissement d'électricité statique, certes indiscriminé, venait toujours nettoyer ces caches avant que leur contenu puisse être stocké de façon permanente. Les nettoyait assez, du moins, pour que ces tumeurs oublient simplement que, de temps à autre, quelque chose d'autre faisait bouger leurs bras et leurs jambes.

Au début, je me suis contenté de prendre le contrôle lorsque les peaux fermaient les yeux et que leur projecteur vacillait de manière déconcertante sur des images irréelles, des structures qui coulaient les unes dans les autres sans logique, telle une biomasse hyperactive

incapable de se fixer sur une forme unique. (*Des rêves*, m'a dit l'un des projecteurs et, un peu plus tard, *des cauchemars*.) Pendant ces périodes de quiescence mystérieuses, lorsque les hommes reposaient inertes et isolés, je pouvais sortir en toute sécurité.

Rapidement, cependant, les rêves se sont taris. Les yeux restaient tous ouverts en permanence, fixés sur des ombres et les uns sur les autres. Les rejetons autrefois dispersés dans l'ensemble du camp ont commencé à se regrouper, à abandonner leurs recherches solitaires en faveur de la compagnie des autres. Au début, j'ai cru qu'ils étaient peut-être en train de trouver un terrain commun à leur peur commune. J'ai même espéré qu'ils pourraient en fin de compte se débarrasser de leur mystérieuse fossilisation et alors communier.

Mais non. Ils avaient seulement cessé de faire confiance à ce qu'ils ne pouvaient voir.

Ils étaient seulement en train de se retourner les uns contre les autres.

Mes extrémités commencent à s'engourdir ; mes pensées se ralentissent tandis que les parties distales de mon âme succombent au froid. Le poids du lance-flammes tire sur son harnais, ne cessant de m'infliger un léger déséquilibre. Je ne suis pas Childs depuis très longtemps ; presque la moitié de ses tissus n'a pas encore été assimilée. J'ai une heure, peut-être deux, avant de devoir me mettre à fondre mon tombeau dans la glace. À ce moment-là, j'aurai besoin d'avoir converti assez de cellules pour empêcher toute cette peau de cristalliser. Je me concentre sur la production d'antigel.

C'est presque paisible, là-dehors. Il y a eu tant de choses à absorber, si peu de temps pour les traiter. Se cacher dans ces peaux nécessite une telle concentration et, sous tous ces regards vigilants, j'ai eu de la chance que la communion ait duré assez longtemps pour un échange de souvenirs : combiner mon âme aurait été hors de question. À présent, toutefois, il n'y a rien d'autre à faire que de se préparer au néant. Rien d'autre pour occuper mes pensées que toutes ces leçons non apprises.

Le test sanguin de MacReady, par exemple. Son *détecteur de chose*, pour démasquer les imposteurs se faisant passer pour des hommes. Il ne fonctionne pas tout à fait aussi bien que le croit le monde ; mais le fait qu'il fonctionne *tout court* viole les règles de base de la biologie. C'est le cœur du puzzle. C'est la réponse à toutes les énigmes. J'aurais déjà pu trouver la solution si j'avais été ne serait-ce qu'un peu plus vaste. Je pourrais déjà connaître le monde, si le monde n'essayait pas de me tuer avec tant d'acharnement.

Le test de MacReady.

Soit il est impossible, soit je me suis trompé sur toute la ligne.

Ils ne changeaient pas de forme. Ils ne communiaient pas. Leur peur et leur défiance mutuelle allaient croissant, mais ils n'unissaient pas leurs âmes ; ils ne faisaient que chercher l'ennemi *à l'extérieur* d'eux-mêmes.

Alors je leur ai donné quelque chose à trouver.

J'ai laissé de faux indices dans l'ordinateur rudimentaire du camp : des icônes et des animations naïves, des projections et des nombres trompeurs parsemés d'éléments suffisamment véridiques pour convaincre le monde de leur véracité. Le fait que la machine soit bien trop simple pour exécuter de tels calculs, ou qu'il n'y ait de toute façon pas de données sur lesquelles les baser, n'avait aucune importance ; Blair était la seule biomasse susceptible de le savoir, et il était déjà mien.

J'ai laissé de fausses pistes, détruit les vraies, et ensuite — mon alibi en place —, j'ai libéré Blair pour qu'il parte en vrille. Je l'ai laissé s'esquiver dans la nuit et démolir les véhicules pendant que les autres dormaient, tirant légèrement sur ses rênes pour m'assurer que certains composants vitaux soient épargnés. Je lui ai lâché la bride dans la salle radio, j'ai regardé par ses yeux et par d'autres tandis qu'il la ravageait et la détruisait. Je l'ai écouté délirer sur un monde en danger, sur la nécessité d'endiguer le péril, sur la conviction que *la plupart d'entre vous ne savent pas ce qui se passe par ici — mais je sais fichrement bien que certains parmi vous le savent...*

Il pensait vraiment chaque mot. Je le voyais dans son projecteur. Les meilleures contrefaçons sont celles qui ont oublié qu'elles ne sont pas réelles.

Une fois les dégâts nécessaires réalisés, j'ai laissé Blair succomber à la contre-attaque de MacReady. En tant que Norris, j'ai suggéré d'utiliser la cabane à outils comme cellule de détention. En tant que Palmer, j'ai barricadé les fenêtres, donné un coup de main aux piètres fortifications censées me tenir à l'écart. J'ai observé tandis que le monde me mettait sous les verrous — *pour ta propre protection, Blair* —, et me livrait à moi-même. Pendant que personne ne regardait, je pourrais alors changer et me glisser à l'extérieur, récupérer les pièces dont j'avais besoin dans toute cette machinerie endommagée, les rapporter dans mon terrier sous la cabane et monter pièce par pièce mon moyen d'évasion. Je me suis porté volontaire pour nourrir le prisonnier et je suis venu me voir pendant que le monde avait le dos tourné, chargé d'assez de réserves pour me permettre de passer par toutes ces métamorphoses nécessaires. J'ai englouti en trois jours un tiers des réserves de nourriture du camp, et — toujours piégé par mes propres idées préconçues — je m'émerveillais du

N23. « Collateral ». In anthologie composée par Neil Clarke : *Upgrated*. Stirling, NJ : Wyrms Publishing, 09/2014.

Article traduit en français

E1. « En Route to Dystopia with the Angry Optimist ». In : *Beyond the Rift*, recueil, Tachyon, 1993 [C.2].

En français : « En route vers la dystopie avec l'optimiste en colère » (trad. de Gilles Goulet)

1) In : *Au-delà du gouffre*, recueil, Le Béliard, 2016 [F.1].

Retrouvez Peter Watts sur l'internet :

Quarante-Deux/exliibris : <http://q-d.fr/9b>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Peter_Watts

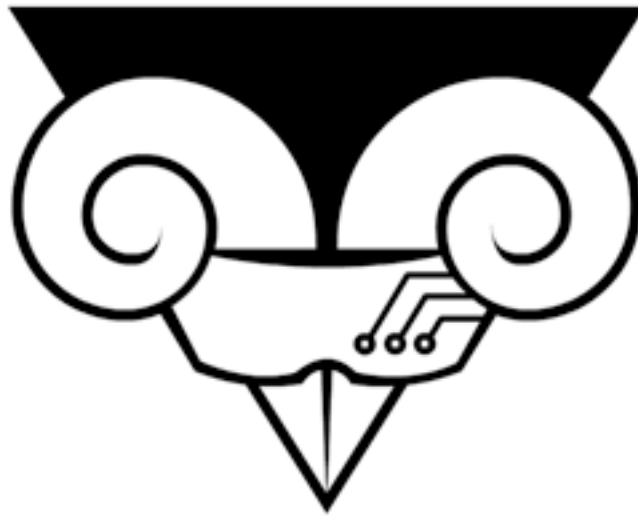
http://www.bdfi.net/auteurs/w/watts_peter.php

<http://noosphere.com/icarus/livres/auteur.asp?numauteur=-839008301>

... et surtout son site personnel en anglais : <http://rifthers.com/>

août 2016 (version 1.1.1)

© Alain Sprauel



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.